



**HAL**  
open science

## Dépasser l'invisible, louper le visible

Stéphen Rostain

► **To cite this version:**

Stéphen Rostain. Dépasser l'invisible, louper le visible. Hiatus, lacunes et absences : identifier et interpréter les vides archéologiques, Actes du 29e Congrès préhistorique de France, 31 mai-4 juin 2021, Toulouse, Session Dépasser les plans et révéler l'architecture invisible : de l'identification à la restitution des constructions du Néolithique à l'âge du Fer, Société préhistorique française, pp.47-66, 2023. hal-04594355

**HAL Id: hal-04594355**

**<https://hal.science/hal-04594355v1>**

Submitted on 30 May 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

## **Dépasser l'invisible, louper le visible** **Ethnoarchéologie du bâti amérindien d'Amazonie**

### *Overcoming the invisible, missing the visible* *Ethnoarchaeology of the Amazonian Amerindian building*

Stéphen ROSTAIN

**Résumé :** L'Amazonie offre un potentiel exceptionnel pour les études ethnoarchéologiques car les Amérindiens d'aujourd'hui sont les héritiers de groupes précolombiens. Il est toutefois surprenant de constater la rareté de travaux réalisés en matière d'ethnoarchéologie dans cette région, surtout si l'on prend en compte la spécificité encore si mal connue de l'adaptation humaine aux tropiques. L'abandon brusque d'un petit village d'Amérindiens sur la plaine côtière de Guyane française il y a plusieurs années offrit une opportunité rare de lancer une étude ethnoarchéologique. Un projet original fut alors mis en place sur cette implantation, où certaines constructions de bois étaient encore en relatif bon état tandis que d'autres étaient déjà en ruine. Il commença par un travail classique de terrain archéologique. En premier lieu, la topographie des anomalies et des vestiges fut réalisée, les arbres cultivés furent listés et les caractéristiques des environs décrites. Suivit un inventaire des artefacts et du contenu des maisons, des dépotoirs et des zones abandonnées. Les données recueillies furent étudiées en utilisant les méthodes classiques d'inférence archéologique afin de proposer une interprétation précise du site et d'obtenir une reconstruction complète du village et des coutumes de ses habitants. Cette analyse archéologique devait ensuite être évaluée à l'aune du témoignage des anciens occupants. Des visites furent donc menées avec le chef du clan amérindien du village déserté pour qu'il explique les caractéristiques de son village avant sa désertion. Les résultats apportèrent leur lot de surprises...

**Mots-clés :** Amazonie ; Guyane ; savane ; Amérindien ; Palikur ; Kali'na ; ethnoarchéologie ; anomalie ; poteau ; maison ; architecture de bois ; village abandonné.

**Abstract:** The Amazon offers an exceptional potential for ethnoarchaeological studies because today's Amerindians are the heirs of pre-Columbian groups. However, it is surprising to note the scarcity of ethnoarchaeological work accomplished in this region, especially if one considers the still poorly known specificity of human adaptation to the tropics. The abrupt abandonment of a small Amerindian village on the French Guiana coastal plain some years ago offered a rare opportunity to launch an ethnoarchaeological study. An original project was then set up at this site where some wooden constructions were still in relatively good condition, while others were already in ruins. It began with traditional archaeological fieldwork. First, the topography of the features and remains was carried out, the cultivated trees were recorded, and the characteristics of the surroundings described. This was followed by an inventory of artifacts and contents of houses, middens and abandoned areas. The data collected was studied using traditional methods of archaeological inference in order to propose an accurate interpretation of the site and to obtain a complete reconstruction of the village and the customs of its inhabitants. This archaeological analysis was then evaluated against the testimony of the former occupants. Visits were therefore conducted with the chief of the indigenous clan that had evacuated so that he could explain the characteristics of his village before its desertion. The results brought many surprises...

**Keywords:** Amazon, Guiana, savannah, Indigenous, Palikur, Kali'na, ethnoarchaeology, feature, post, house, wooden architecture, deserted village.

« Il est vrai que ce lieu est parfaitement agréable, où l'on peut faire des merveilles le long de cette petite rivière [...] proche de ce lieu il y a une colline, sur la cime de laquelle il y avait une habitation de Sauvages [des Kali'na], mais qui ont été chassés par les Sauvages Palicours leurs ennemis » (Biet, 1664, p. 93).

Le bâti est un sujet central en archéologie, spécialement pour des sites sans construction en pierre. L'Amazonie fait partie des régions où l'habitat autochtone a toujours été édifié avec des matériaux périssables, puisque les gisements de roche y sont souvent très rares. Les Amérindiens se sont donc rabattus sur le bois, les feuilles et la terre compactée pour construire leurs logements. Avec le temps, ces matériaux ont disparu, ne laissant dans le meilleur des cas que des traces discrètes, tels des trous de poteaux. Faire parler un trou vieux de plusieurs siècles est un défi, spécialement sous les tropiques où la forte activité biologique dans le sol a souvent pour effet d'estomper ou effacer ces témoins des activités humaines anciennes. De plus, il y a généralement eu de nombreuses modifications et reconstructions lors de l'occupation du site, qui ont donné lieu à la multiplication de traces archéologiques, laissant une forêt de trous de poteaux sans ordre évident. Face à ces myriades de trous de poteaux, de fosses, de foyers, de dépotoirs, de céramiques brisées en place et d'alignements de mobilier céramique et lithique, l'archéologue se trouve en général décontenancé et dans l'incapacité de reconstituer le plan des édifices, et moins encore la biographie de l'implantation (Mestre et Rostain, 2015). Plutôt que se lamenter sur ces anomalies sans issue, il est préférable de chercher d'autres voies d'interprétation.

L'ethnoarchéologie peut sans conteste contribuer à fournir des éléments de réponse à ces problématiques. En effet, « l'ethnoarchéologie est avant tout une ethnographie visant à résoudre des problèmes pertinents pour l'archéologie » (Audouze et Perlès, 1980, p. 7). Il faut pourtant aborder et utiliser cette méthodologie avec une grande prudence, car l'expérience a montré qu'elle pouvait entraîner vers des analogies malheureuses et détournées d'une certaine réalité. Ainsi, afin de contourner le silence des vestiges, il a longtemps été commun pour les archéologues de fonder leurs interprétations sur des comparaisons ethnographiques (Meggers, 1971). Cela semblait si évident et logique que peu de chercheurs s'interrogeaient sur la fiabilité d'une telle approche. Pourtant, interpréter un phénomène précolombien sur la base de faits ethnologiques supposés similaires peut aboutir à des contresens significatifs. En fait, les cultures amérindiennes actuelles diffèrent notablement de celles d'avant la conquête européenne. En tout cas, le comparatisme ethnologique direct n'est absolument pas un gage de validation du discours archéologique.

Malgré cela, l'ethnoarchéologie offre un chemin intéressant en Amazonie pour évaluer les comparaisons pouvant être faites entre les cultures anciennes et actuelles. En 1990, j'ai eu l'opportunité de mettre en place un travail archéologique suivi d'une étude ethnographique originale dans un village amérindien récemment abandonné en Guyane française. Rares étaient alors les archéologues à s'être confrontés à cette problématique en Ama-

zonie (Deboer et Lathrap, 1979 ; Caiuby Novaes, 1983 ; Zeidler, 1983 ; Siegel et Roe, 1986 ; Siegel, 1991). Ailleurs sur le continent américain, deux tentatives comparables d'approche archéologique dans un contexte ethnologique avaient été tentées, l'une au Costa Rica (Lange et Rydberg, 1972) et l'autre dans les Rocheuses canadiennes (Bonnichsen, 1973). En effet, si l'on peut à juste titre se méfier d'un comparatisme direct, il n'en demeure pas moins que les Amérindiens actuels sont les héritiers directs des peuples précolombiens. Aussi des passerelles interprétatives sont légitimes entre les faits archéologiques anciens et la réalité autochtone actuelle.

À la fin des années 1980, je fréquentais souvent des familles palikur (famille linguistique aruak) rassemblées dans un hameau que je nomme ici « village Maillard », car localisé dans la savane Maillard, près de la route nationale 1, à une douzaine kilomètres de l'île de Cayenne, en direction de Kourou (fig. 1). J'avais auparavant eu l'occasion de travailler avec plusieurs membres de cette communauté lors de mes travaux de terrain portant sur les champs surélevés précolombiens découverts dans les savanes inondables de la côte guyanaise (Rostain, 1994 et 2016). En octobre 1990, quelle ne fut pas ma surprise de trouver le village vide, complètement abandonné, apparemment récemment. Je cherchais donc les habitants et les trouvais à 3 km plus à l'ouest, où ils avaient migré pour créer le nouveau village de Kamuyune. Je vis là une occasion exceptionnelle de mettre en place une étude ethnoarchéologique de l'établissement déserté qui me fournissait un terrain de base potentiellement riche d'informations pour une expérimentation méthodologique. En premier lieu, je réalisai un travail archéologique classique dans le site abandonné, avec topographie précise, relevé des vestiges et sondages. Je continuai par le classement des données et leur interprétation, mais toujours en mettant de côté ce que je connaissais des anciens occupants. En somme, il s'agissait d'établir une approche archéologique dans un contexte ethnologique. Ensuite, je revins sur place avec le chef du village qui me donna sa propre vision des éléments restants et me fournit des précisions sur le contexte socioculturel. Je comparai alors mes hypothèses issues de la fouille à ces nouvelles données et réévaluai complètement certaines de mes conclusions.

L'objectif était de tester la validité de la méthode intuitive du raisonnement inférentiel utilisé par les archéologues tropicalistes pour expliquer leurs données. L'écart notable observé entre la reconstruction archéologique et le discours ethnologique a permis de relativiser les hypothèses souvent avancées dans les interprétations archéologiques.

### UN BÂTI ABATTU : LE TRAVAIL ARCHÉOLOGIQUE

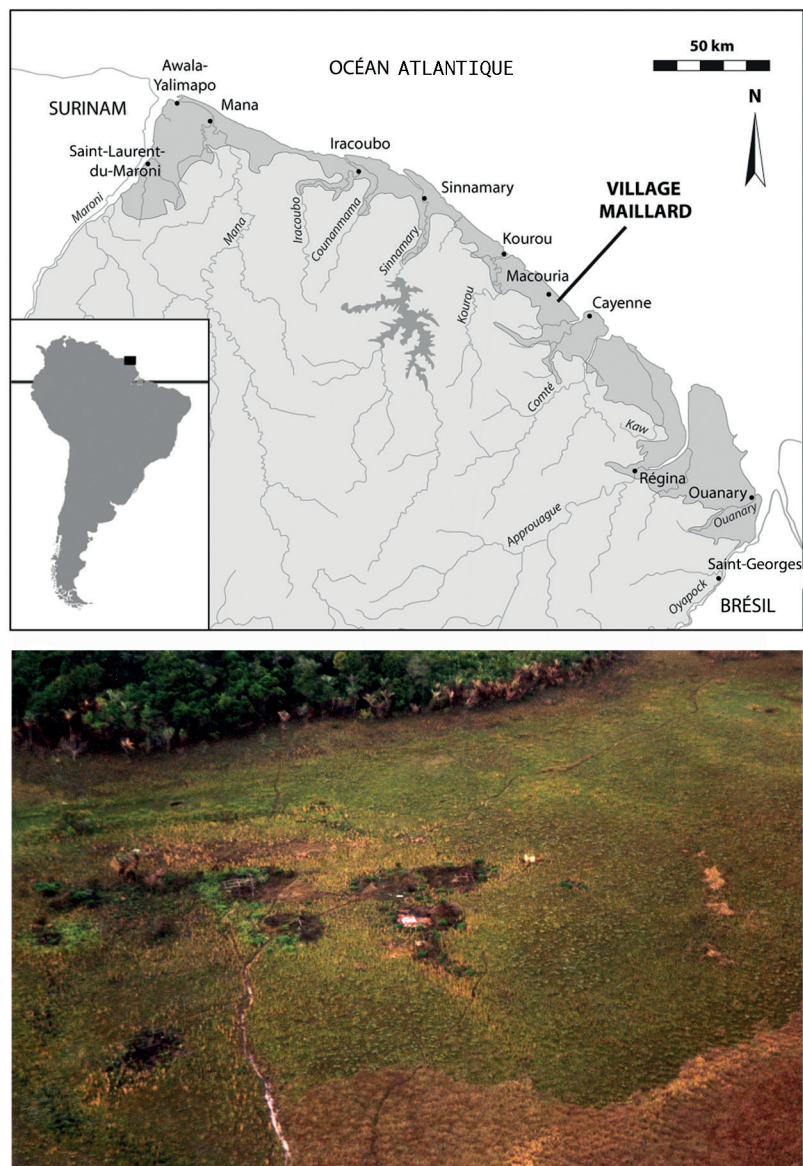
Le travail purement archéologique a consisté en un relevé topographique précis du village, des sondages peu profonds (jusqu'au niveau inondé) et un inventaire

des vestiges. Il a été mené en novembre 1990, soit peu de temps après la découverte de l'abandon, puis complété par des visites de vérification pendant plus d'un an. En cette fin de saison sèche, la végétation était encore basse et peu touffue, laissant les vestiges et les chemins bien visibles.

Le village Maillard était localisé sur une très légère élévation naturelle de la plaine côtière ancienne de Guyane, à 5 km à l'est du village créole moderne de Macouria et à 235 m au sud de la route nationale 1. Il était implanté sur un cordon sableux côtier légèrement élevé, de type barre pré littorale basse, à couche sableuse mince reposant sur un faciès argileux.

La topographie de l'implantation a été minutieusement réalisée. Le village s'étendait sur 38 m dans l'axe

nord-sud et 50 m dans l'axe ouest-est (fig. 2). Une centaine de points planimétriques ont été relevés à la planchette à l'alidade nivelatrice en orientation magnétique, à l'échelle 1/200<sup>e</sup>, afin de localiser exactement chaque anomalie anthropique. Une fois toutes ces réalisations anthropiques repérées, le plan complet des installations a pu être réalisé avec la localisation précise des trous de poteaux, du plan des habitations, des toilettes, de la place centrale, des chemins, des dépôts d'ordures, des puits, des arbres plantés et des artefacts remarquables (fig. 3). Les traces les plus nombreuses étaient celles des poteaux de bois, dont certains avaient cependant disparu, ne laissant visible que le trou dans lequel ils étaient enfoncés. Des poteaux dispersés de fil à linge étaient alignés à



**Fig. 1** – En haut, localisation du village Maillard, sur la côte centrale de Guyane française. Le gris clair correspond à la forêt ; le gris foncé, à la basse plaine côtière marécageuse. En bas, vue aérienne de l'implantation quelques mois après son abandon. On remarque en bas à droite des rangées de petites buttes de terre, vestiges de champs surélevés (dessin et cliché S. Rostain).

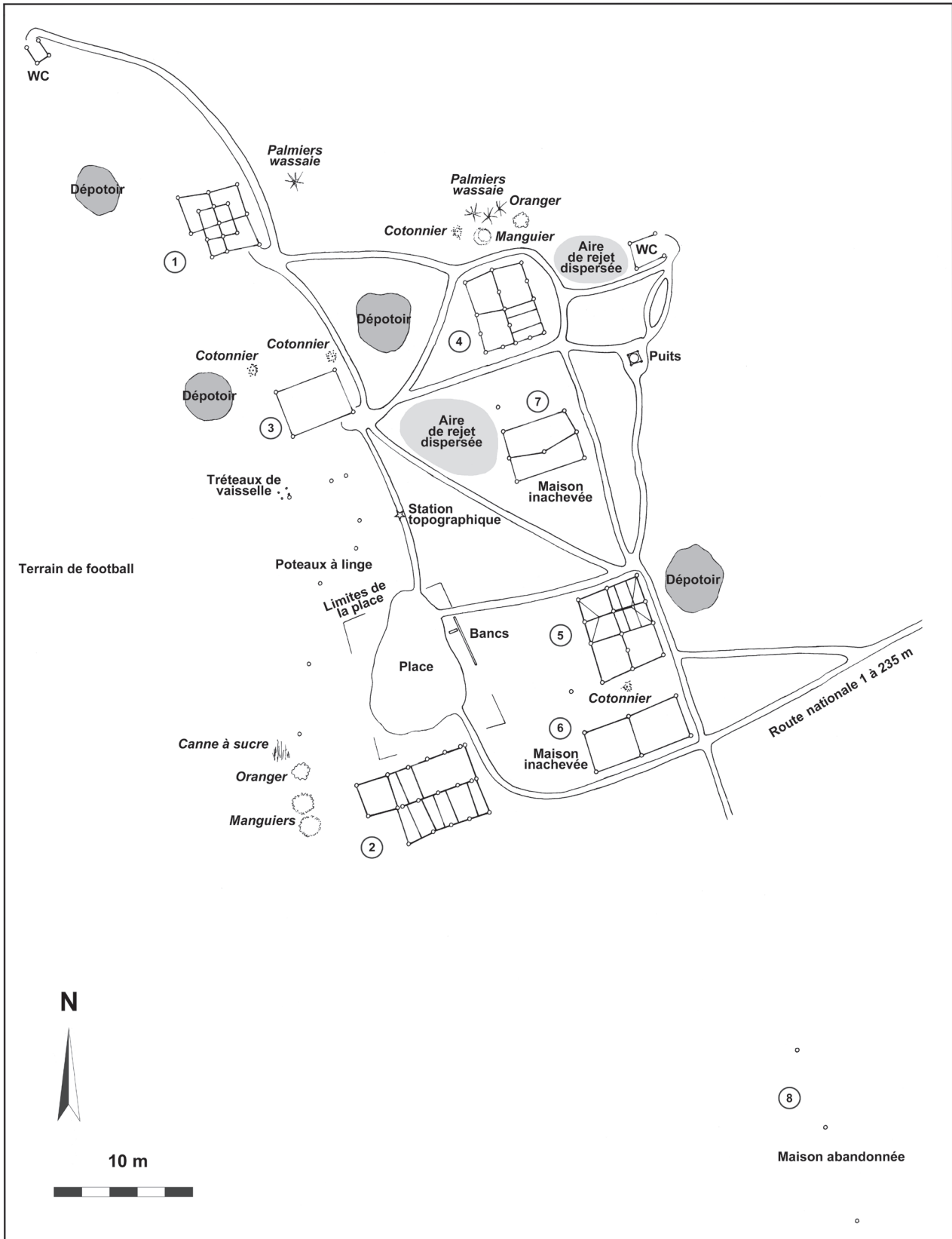
**Fig. 1** – Above, location of the village of Maillard on the central coast of French Guiana. The light gray corresponds to the forest and the dark gray to the low marshy coastal plain. Below, aerial view of the settlement a few months after its abandonment. Note the rows of small earth mounds at the bottom right, remnants of raised fields (drawing and photo S. Rostain).





**Fig. 2** – Relevé topographique du village Maillard à l'alidade nivelatrice, avec localisation des poteaux, des puits, des dépotoirs, des vestiges, des chemins, des arbres fruitiers, etc. (clichés S. Rostain).

**Fig. 2** – Topographic survey with leveling alidade of the village of Maillard with location of posts, wells, middens, vestiges, paths, fruit trees, etc. (photos S. Rostain).



**Fig. 3** – Plan du village Maillard avec les différentes structures anthropiques visibles après deux mois d’abandon. Les lignes joignant les poteaux des maisons sont les traverses du plancher et les poutres du toit encore présentes (dessin S. Rostain ; orientation cardinale corrigée par rapport à Rostain, 2017, p. 12).

**Fig. 3** – Map of the village of Maillard with the various anthropogenic structures visible after two months of abandonment. The lines connecting the houses’ posts are the floor joists and roof beams still present (drawing S. Rostain; cardinal orientation corrected from Rostain 2017, p. 12).



intervalles irréguliers mais, dans quelques cas, seul le trou demeurait. De petites structures domestiques, comme des tablettes sur piquets plantés, ont aussi été observées.

Sur les sept maisons<sup>(1)</sup> repérées d'abord, une seule était bien conservée et habitable, deux étaient partiellement en ruine, trois étaient presque totalement détruites et la dernière ne subsistait qu'à l'état de traces (fig. 4). Seuls les trous de poteaux, ne conservant parfois que l'extrémité inférieure du poteau, des carbets 7 et 8 (ce dernier ne sera identifié que plus tard) étaient encore visibles. Toutes les cabanes avaient été édifiées sur pilotis, le plancher ne dépassant pas une cinquantaine de centimètres de hauteur. Les bâtisses n'avaient pas de paroi, sauf dans certains cas où un ou deux côtés étaient fermés par des feuilles tressées ou par des planches superposées. Les poutres de soutien du plancher des carbets 1, 2 et 6 étaient conservées. Le carbet 5 n'avait plus de plancher ni de parois, mais conservait son toit de palmes tressées. Le carbet 4 était celui en meilleur état, gardant intacts les poteaux, les poutres de soutien du plancher, les arbalétriers, les pannes et quelques palmes tressées ou planches des parois. Les poteaux et la couverture de feuilles de maripa tressées (*Attalea maripa*, Arecaceae) et le plancher en troncs fendus de palmier pinot, ou wassaie (*Euterpe oleracea*, Arecaceae), étaient également bien conservés. Cette maison donnait l'impression d'un départ précipité et récent, plus tardif que celui des autres cases. L'habitable était encore vivable et paraissait abandonné depuis peu, car plusieurs objets utilisables y traînaient. D'ailleurs, le village tout entier semblait avoir été déserté très soudainement.

Quelques cavités plus grandes que les trous de poteaux ont également été observées. Tout d'abord, un puits à eau avait été creusé jusqu'à la nappe phréatique peu profonde, en bordure est du village – la plus proche rivière, Macouria, étant tout de même à 5 km à l'ouest du village et un ruisseau temporaire se trouvant également à 2 km à l'est. Ce puits circulaire était ceint de toutes petites parois en carré faites de quelques planches superposées. Ensuite, deux toilettes avaient été excavées dans la même périphérie du hameau, un peu plus éloignées, l'une au nord et l'autre à l'est. Enfin, un court canal d'une vingtaine de centimètres de largeur et rempli d'eau filait plein est depuis l'implantation vers la partie basse de la savane.

Certains autres effets de l'occupation anthropique étaient observables, mais beaucoup plus discrets. Par exemple, à la verticale du bord des pans du toit le long des maisons, apparaissaient des rigoles d'écoulement creusées progressivement par les incessantes pluies tropicales. Le ruissellement avait sculpté une saignée irrégulière peu profonde, mais marquant clairement la bordure de l'habitation. Encore plus éphémères, les chemins et la place centrale étaient parfaitement visibles à la première visite, car totalement désherbés par les piétinements répétés. Ils étaient amenés à disparaître les premiers après l'abandon des lieux et la fin du tassement du sol par le passage quotidien des habitants. Quelques petits sondages réalisés entre les carbets et dans les aires de rejet ont aussi montré que la couche anthropique demeurait partout très superficielle (pas plus de 5 cm de profondeur).

Quatre aires de rejet concentrées, localisées près des carbets 1, 3, 4 et 5, ainsi que deux autres aires dispersées au centre du village et près du carbet 4 ont fait l'objet d'un inventaire précis. Les vestiges répertoriés, généralement fragmentaires et inutilisables, étaient en majorité d'origine européenne, presque tous faits de matériaux qui ne résistent que peu d'années en milieu tropical. Les objets métalliques dominaient l'échantillon : boîtes de conserve ou de boisson, aérosols, bidons, pièces de lampes à gaz, papiers aluminium d'aliments et piles électriques. Les environs du carbet 3, apparemment habité par un bricoleur, présentaient de nombreuses pièces automobiles. Les canettes, les bouteilles, les flacons, les pots, les biberons de verre étaient nombreux, et quelques tessons de faïence européenne ont également été repérés. Ces derniers sont d'ailleurs les seuls vestiges occidentaux présents qui avaient une chance d'être préservés pendant des décennies, voire des siècles. Les bouteilles, tubes ou autres objets en plastique étaient plutôt rares. Quelques cartons alimentaires étaient encore intacts, car le temps était sec. Des coquilles d'œuf et des amas de graines ou de coquillages (*Pomacea* sp., *Ampullaria crassa* et *Neritidae*) constituaient les seuls restes alimentaires naturels.

Quelques arbres et autres espèces utiles étaient plantés derrière chaque carbet : palmier wassaie (*Euterpe oleracea*, Arecaceae), cotonnier (*Gossypium barbadense*, Malvaceae), oranger (*Citrus sinensis*, Rutaceae), manguiier (*Mangifera indica*, Anacardiaceae), pomme cythère (*Spondias dulcis*, Anacardiaceae), canne à sucre (*Saccharum officinarum*, Poaceae). Ces plantes constituaient seulement un appoint, et les cultures principales étaient vraisemblablement localisées en dehors du village.

D'ailleurs, juste à l'est de l'implantation, avant la route, se trouvaient des vestiges agricoles sous la forme d'un complexe de champs surélevés en friche distribués le long des talwegs. Il s'agissait de petites buttes quadrangulaires de 1 m de côté en moyenne et de 20 à 40 cm de hauteur. Elles étaient disposées en rangées parallèles suivant les bas-fonds longilignes plus humides de la savane (fig. 5). Certaines étaient en partie érodées, et aucune ne conservait de plantes cultivées visibles. Ce type de buttes est connu pour avoir servi de champs surélevés au-dessus du niveau d'inondation. Elles sont très nombreuses sur le littoral occidental de Guyane, de l'île de Cayenne jusqu'au Maroni, et même au-delà, au Surinam et dans l'est du Guyana. Des structures agricoles similaires autour de Kourou, c'est-à-dire à quelques kilomètres à l'ouest de la savane Maillard, ont été récemment datées entre le XI<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle de notre ère (Rostain, 2016).

Si cette technique agricole semble avoir été en grande partie abandonnée au moment de la conquête européenne, quelques mentions historiques la décrivent encore ponctuellement jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle au moins. Par exemple, P. Barrère (1743, p. 58) signalait à cette époque la culture du manioc par bouturage sur de « grosses mottes » dans les terres basses : « Toutes ces sortes de Manioc, qui sont celles qui sont connues aux habitants du pays, se plantent à peu près de la même manière : à savoir, dans les terrains élevés, on fait des trous, dans lesquels on met un peu en





A

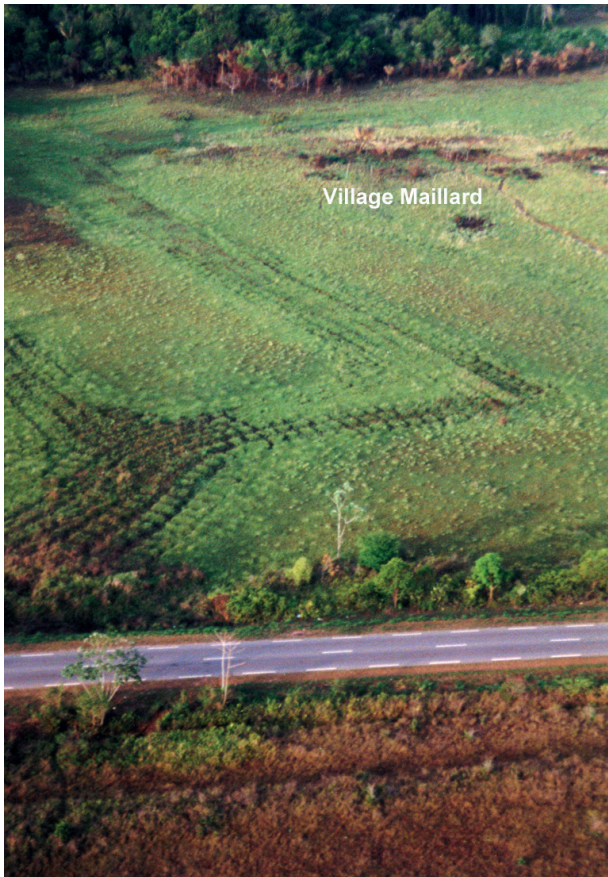


B

**Fig. 4** – Maisons du village Maillard deux mois environ après leur abandon, dans un état de décomposition plus ou moins avancé (clichés S. Rostain) : carbet 2 devant la place de danse où sont posés deux bancs en bois (A) ; carbet 4, le plus récemment déserté, conservant encore de vieux matelas, des ustensiles et des jouets (B).

**Fig. 4** – Houses in the village of Maillard about two months after their abandonment, in a more or less advanced state of decay (photos S. Rostain): House 2 in front of the dance area where two wooden benches are placed (A); house 4, the most recently deserted, still containing old mattresses, utensils and toys (B).





**Fig. 5** – Champs surélevés abandonnés construits dans les talwegs joutant le village Maillard, laissant penser de manière erronée qu'ils avaient pu être construits et utilisés par les habitants de l'implantation moderne (cliché S. Rostain).

**Fig. 5** – Abandoned raised fields built in the talwegs adjacent to the village of Maillard, leading to the mistaken belief that they may have been built and used by the inhabitants of the modern settlement (photo S. Rostain).

pente un ou deux morceaux de bois d'environ un demi-pied de long, qu'on a soin de couvrir ensuite d'un peu de terre. Dans les terres basses et plates, afin d'empêcher le manioc de pourrir, on fait des grosses mottes, dans lesquelles on plante ordinairement quatre bouts de bois. On a coutume de faire ces trous asses prêt [*sic*] les uns des autres. » Au XVII<sup>e</sup> siècle, les Palikur – qui étaient encore au nombre de 1 200 dans le nord de l'Amapá, malgré la chute démographique due aux épidémies dévastatrices provoquées par l'arrivée des Européens plus d'un siècle auparavant – ne disposaient que de 150 km<sup>2</sup> de terres agricoles pour cultiver par essartage en abattis. Cela ne suffisait pas à produire les quantités nécessaires à l'ensemble du groupe. Des champs surélevés furent alors édifiés dans les savanes inondées, et mis en culture plusieurs années consécutives. Avant l'arrêt de leur utilisation, les buttes étaient réduites à l'état de petites mottes circulaires (*imukwi hipatip*) de 80 cm de diamètre pour 30 à 40 cm de hauteur (Grenand, 1981). Cette description et ces dimensions correspondent relativement bien aux structures de la savane Maillard, ce qui pourrait laisser penser également à l'œuvre d'un groupe palikur.

Peu d'objets pouvant être considérés comme une véritable production amérindienne furent trouvés dans le site de village Maillard, les plus remarquables sont deux bancs de bois monoxyles<sup>(2)</sup>. Le premier était un banc individuel grossièrement sculpté en forme d'oiseau stylisé (fig. 6). Il était placé contre un long banc collectif, sur un côté de la place centrale. Le second était fait d'une poutre de 370 cm de longueur, avec une section carrée de 10 cm (fig. 7). Les deux côtés étaient décorés de motifs géométriques en losanges peints en rouge, bleu et blanc. Une extrémité de la poutre était sculptée en forme de tête de serpent stylisée. À l'opposé, la queue était légèrement relevée. Avant d'être abandonné, ce meuble a été mutilé : le bout de la queue a été scié, et le fragment coupé gisait à proximité.

Un bol en calebasse avait le bord décoré d'incisions peintes en noir. Un petit couvercle métallique de boîte de conserve a été réutilisé comme râpe à coco (*Cocos nucifera*) ou à manioc doux (*Manihot dulcis*). La surface de cet objet a été travaillée à l'aide de clous afin de former des séries d'aspérités coupantes et rapprochées formant une râpe. Ce couvercle était la seule pièce découverte ayant fait l'objet d'une transformation pour créer un outil à fonction totalement nouvelle, ce que font fréquemment les Amérindiens. Enfin, des fragments d'écorce colorante rouge dans une casserole et des vanneries inachevées avaient été oubliés dans une maison.

Étrangement, seuls deux vestiges céramiques amérindiens furent découverts. Le premier était une bouteille ovale à anse et à goulot diagonal, peinte en rouge (fig. 8). L'autre était un petit tesson peint en rouge et blanc avec une perforation et provenant vraisemblablement d'un pot de fleurs.

## DÉBATTRE DES RUINES : L'INTERPRÉTATION ARCHÉOLOGIQUE

Comme dans n'importe quelle recherche archéologique, les données de terrain furent ensuite classées, analysées et interprétées. L'étude aboutit à une description archéologique du hameau et de ses habitants.

Bien qu'implanté au milieu d'une savane côtière inondable, le village Maillard était situé à la croisée de plusieurs biotopes facilement accessibles à peu de distance de l'habitat. Les petits îlots forestiers dispersés dans les environs immédiats offraient une multitude de ressources sylvoicoles. Un ruisseau s'écoulait vers la mer à près de 2 km au sud-est, tandis que l'océan lui-même se trouvait à la même distance à vol d'oiseau vers le nord-est. En outre, à l'époque, il y avait alentour bien peu d'habitations d'autres populations, créole ou métropolitaine, ce qui laissait un vaste espace de tranquillité. En outre, la proximité de la route nationale 1 facilitait l'accès au village de Macouria à 5 km de là. Si l'on observe la localisation des sites archéologiques côtiers et ce que nous apprend l'ethnographie des raisons sous-jacentes au choix de l'emplacement d'un établissement, la situation



**Fig. 6** – Banc individuel avec une forme stylisée d’oiseau (A) : la comparaison avec différents types de bancs amérindiens des Guyanes (C) ne laisse aucun doute sur son identification palikur (B ; clichés S. Rostain ; dessin Roth, 1924)

**Fig. 6** – An individual bench had a stylized bird shape (A): The comparison with different types of Amerindian benches from the Guianas (C) leaves no doubt about its Palikur classification (B; photos S. Rostain; drawing Roth, 1924).

de village Maillard, proche de ressources très diversifiées, correspond parfaitement à la recherche des endroits les plus favorables par les Amérindiens (Rostain, 1994).

Les facteurs présidant à la sélection d’un lieu d’implantation d’habitat sont très variables selon les nécessités et les circonstances. Autrefois, les raisons stratégiques ont souvent été privilégiées, du moins dans les sources écrites amérindiennes. Les témoignages de chroniqueurs dans les premiers temps de la conquête européenne revenaient souvent sur ce besoin de se protéger et de se camoufler durant cette période de troubles guerriers entre ethnies. R. Harcourt décrivait ainsi, au début au <sup>XVII</sup><sup>e</sup> siècle, la position stratégique du village amérindien de Caripo, dirigé par Martyn, localisé sur la pente orientale de la montagne Bruyère, dans l’embouchure de l’Oyapock, sur la bordure est de la Guyane française actuelle : « Quand j’eus donc installé ma troupe dans ce village, je sortis examiner la situation de la place, et les possibilités de la défendre. C’est une grande montagne rocheuse, peu accessible en raison des vastes bois, et de ses rochers abrupts, mais seulement en certains endroits, où il y a d’étroits sentiers, très pentus et faciles à défendre : nous étions donc logés comme dans un fort, mieux encore, car le port était si près que nos bateaux étaient ancrés sous nos yeux, au pied de la colline » (Harcourt, 1928 [1613], p. 78).

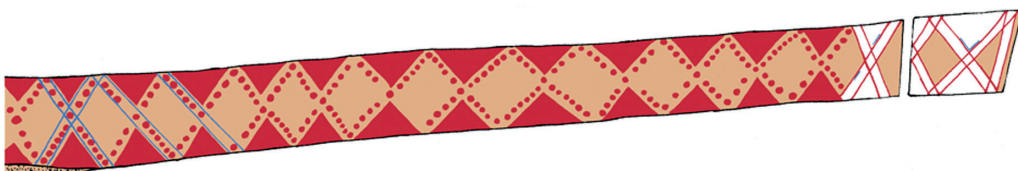
D’autres raisons commandent pourtant le plus souvent le choix d’un emplacement pour implanter un village : la proximité d’une source d’eau douce, de terrains giboyeux, de terres propices aux cultures et de bois pour la construction ou pour l’alimentation des feux, les condi-

tions du sol en saison des pluies et, également parfois, un certain éloignement des cimetières pour éviter la visite intempestive et désagréable des âmes des défunts. À toutes ces raisons, qu’on pourrait qualifier de pratiques, il faut évidemment ajouter la composante cosmogonique et sacrée, primordiale dans la sélection d’un lieu d’implantation pour être suffisamment entouré de forces positives et d’esprits bienveillants tout en échappant à des puissances néfastes.

Sur le littoral, les nombreuses occurrences de sites archéologiques démontrent la prédilection de l’installation amérindienne sur les formations sableuses des savanes. En plus d’un large éventail de ressources, cette situation facilitait les connexions d’un village à l’autre, car les chemins pouvaient, comme de nos jours, suivre les cordons sableux traversant la plaine littorale occidentale des Guyanes, ainsi que le remarquait P. Barrère au <sup>XVIII</sup><sup>e</sup> siècle : « C’est par ces Savannes qu’on peut aller par terre depuis Kourou jusques à Suriname. [...] route, qui est assez familière aux Sauvages de ces quartiers-là » (Barrère, 1743, p. 27). Aujourd’hui encore, on observe de petites implantations kali’na sur les élévations sableuses de l’Ouest guyanais. En toute logique, sur la base de ces connaissances historiques et ethnographiques, la localisation de village Maillard a été interprétée comme un choix précis des anciens occupants.

L’étape suivante de ce travail était l’analyse des anomalies visibles en surface de village Maillard, qui constituait un aspect majeur de l’interprétation (fig. 9). Différentes traces d’habitat étaient en effet observables dans le site. Les plus fréquentes étaient les trous de poteaux ou,





10 cm



**Fig. 7** – Le banc collectif monoxyle de la place centrale mesurait 3,8 m de longueur. Il était taillé en forme d'anaconda et peint de motifs rouges, blancs et bleus, caractéristiques du style palikur. L'extrémité de la queue a été sciée (cliché et dessin S. Rostain).

**Fig. 7** – The collective monoxyl bench in the central plaza was 3.8 m long. It was carved in the shape of an anaconda and painted with red, white and blue motifs, typical of the Palikur style. The end of the tail had been sawn off (photo and drawing S. Rostain).

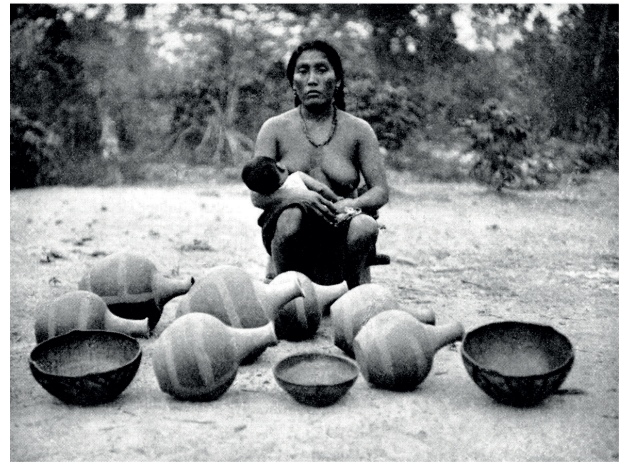


dans de nombreux cas, les poteaux eux-mêmes, puisque beaucoup étaient encore présents, les anciens habitants ne les ayant pas retirés avant de quitter les lieux. Ils étaient en majorité de section ronde, mais quelques-uns étaient carrés. Le diamètre moyen était compris entre 8 et 12 cm. Il s'agissait soit de troncs d'arbre non écorcés, soit de bois équarris dans des scieries. Cette diversité de poteaux (états et formes) montre une collecte opportuniste des fûts, sans sélection stricte. Ils correspondaient en très grande majorité à des structures d'habitat encore repérables. Même les restes les plus sommaires et démunis de maison permettaient de retrouver le plan de la bâtisse.

La cartographie et l'analyse spatiale des poteaux ou des seuls trous de poteaux aboutirent à la reconnaissance de sept maisons, toutes construites sur de courts pilotis. D'après les négatifs au sol et les vestiges conservés en élévation, le type d'architecture n'était ni occidental ni créole mais clairement amérindien, tout comme la distribution interne de l'implantation. Il fallait donc chercher du côté des maisons traditionnelles des communautés amérindiennes alentour pour essayer d'en déterminer l'origine. Chaque ethnie construit son habitat selon des critères spécifiques.

Il était logique de s'intéresser en premier lieu aux occupants habituels de cette partie du littoral. Depuis la conquête européenne au moins, cette dernière est dominée par les Kali'na (famille linguistique karib) entre l'île de Cayenne et la Maroni, fleuve frontière avec le Suriname, et plus à l'ouest encore de façon ponctuelle jusqu'au Guyana (Hurault, 1989 ; Collomb et Tiouka, 2000). Si, aujourd'hui, la case en béton, d'influence occidentale, tend à se répandre de plus en plus chez les Kali'na, la maison traditionnelle perdure encore dans bien des lieux (fig. 10A). C'est un édifice rectangulaire avec une série de poteaux soutenant un toit à double pente plongeant jusqu'au sol ou s'arrêtant à 1 m au-dessus (Ahlbrinck, 1931). Cette bâtisse est à même le sable et doit donc être balayée très régulièrement. L'absence de pilotis et de plancher différencie nettement ce type de maison de celles de village Maillard. Il faut dire que les Kali'na s'installent dans des endroits sableux secs et non inondables, et n'ont donc pas besoin de concevoir une habitation surélevée pour la protéger de la montée des eaux.

Il a donc fallu se tourner vers une autre ethnie pour identifier les occupants du hameau à partir des habitations. Les Arawak étaient trop peu représentés sur la côte à cette époque des années 1980, se concentrant dans le village de Sainte-Rose-de-Lima, près de Cayenne. Restaient les Palikur, dont le territoire historique allait de l'île de Cayenne jusqu'au nord de l'Amapá, au Brésil. Les descriptions les plus complètes de leur habitat ont été fournies par C. Nimuendaju (2008 [1926]). Les maisons sont d'habitude regroupées en petit nombre dans les îles boisées émergeant des marécages d'Amapá et connectées avec d'autres implantations ou avec le fleuve par des chemins d'eau dés herbés dans les savanes inondables. Ils sont praticables à pied en saison sèche et par pirogue en saison des pluies, lorsque le niveau d'eau monte dans les savanes.



**Fig. 8** – La bouteille à goulot de type gargoulette peinte de motifs rouges est fabriquée par les Kali'na depuis plus de deux siècles. Cette trouvaille plaiderait en faveur d'une présence kali'na au village Maillard, d'autant plus qu'un tessou de pot peint du même style y avait également été trouvé (clichés S. Rostain [en haut] ; Ahlbrinck, 1931 [en bas]).

**Fig. 8** – A necked bottle of the "gargoulette" type painted with red motifs has been made by the Kali'na for over two centuries. This find indicated a Kali'na presence in the village of Maillard, especially since a sherd of a painted pot of the same style was also collected (photos S. Rostain [top]; Ahlbrinck, 1931 [bottom]).

Toujours selon C. Nimuendaju, (2008 [1926]), la maison originelle des Palikur était une case ronde avec un toit qui descendait jusqu'au sol, que l'on pouvait fermer hermétiquement chaque soir et enfumer pour se prémunir des moustiques. Déjà, dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, le père jésuite J. Fauque (dans Aimé-Martin, 1877) en mission dans l'Amapá observait « une chambre fermée hermétiquement, où respirent, pendant toute la nuit, trente ou quarante Indiens ». Pourtant, à partir du début du XX<sup>e</sup> siècle au moins, le plan rectangulaire prévalait sur la maison ronde. Si certaines maisons étaient de plain-pied, elles avaient plus fréquemment un plancher surélevé sur pilotis pour échapper aux éventuelles inondations (fig. 10B). Le plancher pouvait ainsi être à quelques centimètres au-dessus du sol, mais aussi à plus de 1 m et même davantage lorsque la base des poteaux





**Fig. 9** – Si certaines maisons de village Maillard étaient bien délabrées, il était encore possible d’admirer le soigneux tressage des toits de palmes d’autres carbets mieux préservés, une opportunité exceptionnelle pour l’archéologue (clichés S. Rostain).

*Fig. 9* – Although some of the houses in the village of Maillard were in ruins, it was still possible to admire the careful weaving of the palm roofs of other, better-preserved huts, an exceptional opportunity for the archaeologist (photos S. Rostain).





**Fig. 10** – Les maisons traditionnelles amérindiennes diffèrent notablement selon les ethnies : carbet de plain-pied à toit en double pente, caractéristique des Kali'na de la côte occidentale de Guyane (A) ; habitation typique sur pilotis, très adaptée aux savanes inondables du littoral sud-est que les Palikur occupent (B ; clichés S. Rostain).

**Fig. 10** – Traditional Amerindian houses differ significantly according to ethnicity: Single-story hut with a double-sloped roof, characteristic of the Kali'na of the western coast of Guyana (A); typical Palikur dwelling on stilts, very well adapted to the flooded grasslands of the southeast coast that they occupy (B; photos S. Rostain).



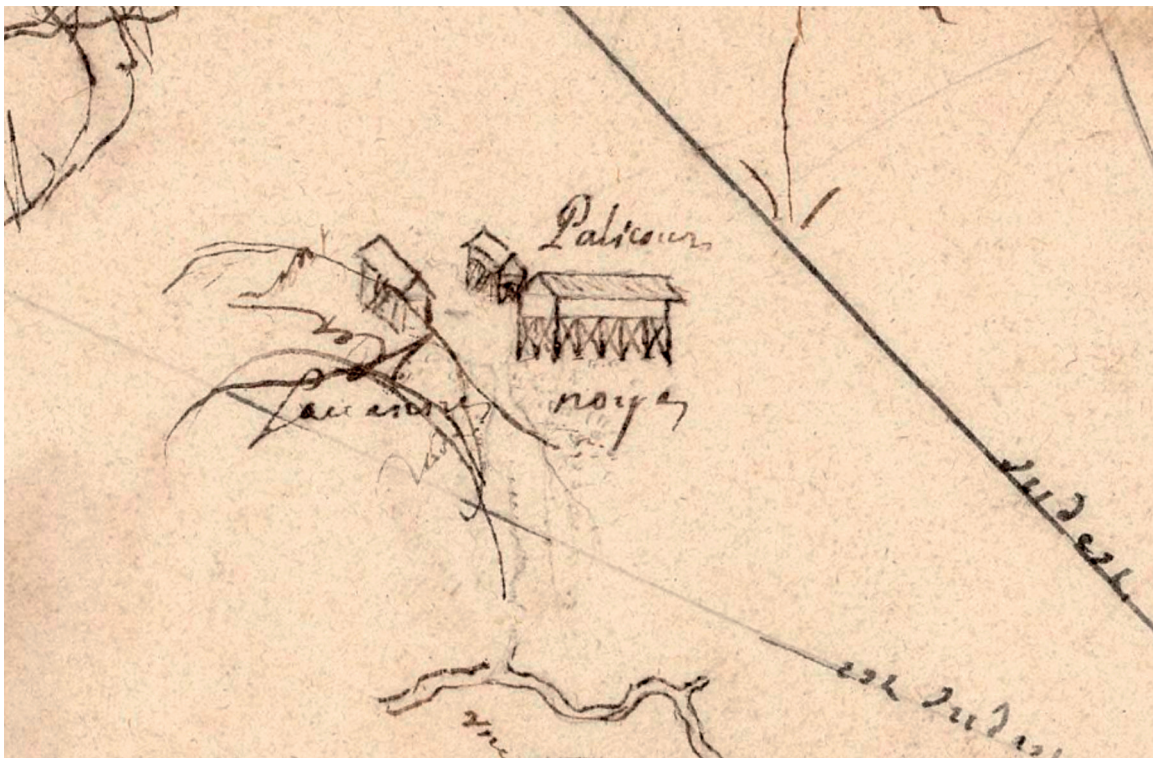
était dans un marais. Il était fait de planches ou de lattes de palmier refendu. J. Fauque signalait en 1736 ce type de construction chez les Palikur d’Amapá : « J’entrais dans une case haute, que nous appelons *soura* en langage galibi »<sup>[3]</sup> (fig. 11). Ces descriptions correspondent parfaitement à celle des maisons de village Maillard.

Quelques différences sont tout de même observables, mais elles ne sont peut-être pas significatives. Ainsi, les espaces de cuisine n’ont pas été repérés lors de l’étude archéologique de village Maillard. Chez les Palikur, comme chez d’autres ethnies, un carbet, généralement construit à même le sol et différencié de l’habitat, est dédié aux activités culinaires. Ce type de structure n’a pourtant pas été repéré au village Maillard. En outre, un foyer de cuisson peut être installé à l’intérieur même de l’habitation. Pour éviter de brûler le plancher en bois, il repose sur une sole en terre et est constitué de trois pierres sur lesquelles est placée la marmite. Pas de trace non plus au village Maillard de boucan, cette structure en baguettes de bois disposées au-dessus d’un foyer sur de fins poteaux pour simultanément rôtir et fumer la viande. Le matériel pour la préparation de la farine de manioc, c’est-à-dire le four à torrifier, la râpe, l’auge à manioc, la couleuvre en vannerie extensible, le tamis, le mortier et la grosse jarre à *cachiri*<sup>(4)</sup> étaient également manquants. Ces ustensiles ont pu être retirés lors de l’abandon de village Maillard, mais il est plus probable qu’il n’y en ait jamais eu sur

place. Les habitants utilisaient certainement des réchauds à gaz butane pour cuire et ne fabriquaient plus de farine de manioc, se contentant de l’acheter à Macouria.

D’autres petites structures ont par ailleurs été repérées, comme les deux toilettes localisées à une distance raisonnable des habitations. De même, un puits à l’est de l’implantation fournissait l’eau pour toute la communauté (fig. 3).

Au vu des caractéristiques des habitations, et en comparaison de celles d’autres ethnies des Guyanes, il est raisonnable de reconnaître l’empreinte palikur dans les maisons de village Maillard et, sur cette base, de les identifier à cette ethnie. Quelques précisions peuvent également être induites de ce mode d’implantation. Dans ce hameau, la plus grande maison était localisée juste devant la place centrale. Si l’on en croit la littérature ethnographique des Guyanes (Roth, 1924 ; Rivière, 1984 ; Hurault, 1989 ; etc.) et d’Amazonie brésilienne (Caiuby Novaes, 1983), l’habitat le plus imposant au centre du village était presque toujours occupé par le chef. Aussi était-il logique de déduire que le chef de village Maillard vivait dans ce bâtiment, le plus grand. Sur la base des caractéristiques de l’habitat et en s’appuyant sur la démographie amérindienne courante des Guyanes, il fut supposé que sept familles résidaient à l’origine dans le village : à raison de trois ou quatre habitants par maison, le nombre total de personnes aurait varié entre 21 et 38.



**Fig. 11** – « Palicours » dans des « savannes noyées ». Maisons sur pilotis palikur, appelées *soura* en kali’na, aux <sup>xvii</sup>e et <sup>xviii</sup>e siècles, implantées dans les marécages du nord de l’Amapá

(extrait de G. de Catalogne, *Embouchures de l’Oyapock et de diverses rivières*, BNF).

**Fig. 11** – “Palikur houses” in “flooded grasslands”. Palikur houses on stilts, called *soura* in Kali’na, during the <sup>xvii</sup>th and <sup>xviii</sup>th centuries, implanted in the northern swamps of the Amapá state (excerpt from G. de Catalogne, *Mouths of the Oyapock and of various rivers*, BNF).

Les observations faites à village Maillard – les bancs abandonnés, les nombreux artefacts utilisables laissés dans le carbet 5 et le colorant végétal mis à chauffer dans un pot puis oublié – suggéraient un départ soudain des habitants. L'extrémité coupée du banc collectif – comme une mutilation ou une destruction cérémonielle – a en outre été interprétée comme le symbole de la déposition de l'objet par le groupe. La date de ce décampement a été estimée à plusieurs semaines avant que je ne visite les lieux désertés.

Les aires de rejet ont été très informatives sur la vie quotidienne et économique des habitants, car presque toutes les maisons étaient associées à un dépotoir spécifique. Le fait que la majorité des vestiges provenait d'objets manufacturés occidentaux indiquait une économie reposant en grande partie sur des transactions financières. Il était en revanche probable que la chasse et la collecte de coquillages d'eau douce, si elles n'étaient dominantes, complétaient la diète. Les champs surélevés découverts dans les talwegs juste au nord, entre le village et la route, avaient probablement servi pour cultiver les plantes de base, tandis que des fruits d'appoint poussaient près des maisons.

Les dépotoirs contenaient quelques débris récurrents, par exemple les biberons de verre, renseignant sur la présence de bébés dans presque toutes les familles (fig. 12). Le nombre important de piles s'expliquait par l'absence de ligne électrique dans le village, obligeant par exemple les habitants à utiliser des lampes électriques. Le fort pourcentage de débris de métal, de carton ou de verre confirmait les relations étroites avec le monde européen et la consommation intense de produits manufacturés. L'absence d'indices indiquant une consommation de boissons alcoolisées, sauf dans le dépotoir d'une seule maison, est à noter : cela plaiderait en faveur d'une communauté convertie à l'évangélisme, l'adventisme ou le pentecôtisme, ces églises essaimant dans les groupes amérindiens et en interdisant l'usage. Seul le dépotoir du carbet 5 conservait des bouteilles de vin et de rhum, donnant à croire que l'on ne consommait de l'alcool que dans cette maison. Son occupant pouvait être celui qui recevait le plus de visiteurs ou alors il était resté catholique et continuait à boire de l'alcool. Aussi, on pourrait imaginer que la présence de ces vestiges serait éventuellement significative d'une différence religieuse.

En fait, les caractéristiques jusqu'à présent décrites dans les dépotoirs n'autorisaient pas à définir l'origine des occupants. Les rares artefacts autochtones trouvés sur la place ou dans les maisons offraient en revanche une voie privilégiée dans ce sens. Les bancs de bois constituaient les meubles les plus remarquables (fig. 6). La comparaison de leurs formes et de leurs décors avec ceux connus dans l'ensemble des Guyanes rendait évidente leur attribution palikur. Les bancs palikur sont généralement peints de couleurs vives et sculptés en forme d'animaux qui représentent des esprits de la nature. Les bancs individuels figurent des oiseaux et, plus rarement, des caïmans ou, plus exactement un esprit-caïman. Les bancs collectifs, mesurant entre 2 et 4 m de long, représentent

des espadons, des caïmans ou des anacondas. Celui de Maillard était un anaconda. Ces meubles sont importants dans la société amérindienne, car ils sont essentiels lors des fêtes sur la place centrale qui symbolise le domaine « culturel » humanisé.

Un bol en calebasse, oublié dans le carbet 4, était décoré d'un échassier jabiru (*Jabiru mycteria*) ; un motif palikur. Dans le même lieu, l'écorce colorante pour la vannerie ou les calebasses, découverte dans une marmite indiquait un artisanat amérindien. En revanche, les deux vestiges céramiques amérindiens (fig. 8) étaient sans nul doute kali'na, témoignant de la présence de cette ethnie dans le village (Ahlbrinck, 1931 ; Rostain, 1992 ; Collomb, 2003). Les Kali'na appellent d'ailleurs *watalakan* cette bouteille, par l'association des mots hollandais *water* (eau) et *kan* (carafe). Ce type de récipient est particulièrement intéressant, car il est symptomatique de l'adoption de formes céramiques européennes par les Amérindiens durant les premiers siècles de la colonisation. Cette bouteille ventrue à goulot étroit – placée en diagonale sur le côté dans le cas de village Maillard – est clairement influencée par la gargoulette espagnole. Elle a très tôt été adoptée par les Kali'na puisqu'on la retrouve dans les premières collections muséales. Sa forme permettait de garder au frais un liquide. De plus, le dégraissant d'écorce brûlée et broyée *kwepi* (*Licania* sp. et *Couepia* sp.) intégré dans la pâte céramique rendait le récipient très poreux, ce qui rafraîchissait d'autant plus le liquide par évaporation. Cette qualité particulière de ce contenant a séduit les colons, aussi les Kali'na en ont-ils produit, et ils continuent aujourd'hui, en grande quantité. J'ai moi-même souvent utilisé ce type de bouteille pour avoir de l'eau fraîche sur mes fouilles archéologiques.

Sur la base des données collectées, on pouvait légitimement proposer une double attribution culturelle au village. Depuis la conquête européenne, la côte amérindienne de Guyane était divisée en deux ensembles ethniques par l'île de Cayenne : les Palikur à l'est et les Kali'na à l'ouest<sup>(5)</sup>. Le village Maillard se trouvait donc plutôt vers le territoire kali'na. Les deux céramiques récoltées étant typiquement kali'na, il était logique d'imaginer que des représentants de cette ethnie y avaient vécu. Cependant, les deux bancs en bois étant de tradition palikur, cela impliquait la présence de ce dernier groupe dans le village. Cette dualité culturelle fut interprétée comme étant la marque de la présence des deux ethnies à village Maillard, sans qu'il fût possible de définir celle qui était dominante.

## LÀ OÙ LE BÂT BLESSE : LA CONFRONTATION ETHNOLOGIQUE

Une fois les données archéologiques interprétées et la reconstruction culturelle achevée, j'invitais l'ancien capitaine<sup>(6)</sup> à venir dans le village déserté afin d'évaluer la validité des conclusions obtenues. Il était relativement ouvert dans ses réponses, bien qu'il restât un premier





**Fig. 12** – Chaque maison était pourvue d'une aire de dépôt, dans laquelle s'amoncelaient cartons, conserves, bouteilles, piles électriques et une majorité de déchets dégradables (cliché S. Rostain).

*Fig. 12* – Each house was equipped with a dumping area, where cardboard boxes, cans, bottles, batteries and a majority of degradable waste were accumulated (photo S. Rostain).



temps vague sur certains aspects, particulièrement sur les artefacts cérémoniels et les raisons de l'abandon du village.

Les Palikur ne sont pas originaires de cette région. Le nucléus historique palikur est localisé le long de la rivière Urucawa, affluent du Uaçá du nord d'Amapá, au Brésil. Né à Saint-Georges-de-l'Oyapock, sur la rive gauche française du bas Oyapock, le chef partit très jeune avec ses parents au Brésil, au village d'Ukumene, sur l'Urucawa. Majeur, il revint à Saint-Georges, où il ne resta que deux ans avant de prendre l'avion vers Cayenne pour travailler. Il décida en 1986 de construire son habitation près de Macouria et fut rejoint la même année par ses frères, puis d'autres Palikur arrivèrent.

Le témoignage du capitaine permit une révision sévère des interprétations archéologiques. Tout d'abord, le choix de l'emplacement du village n'était absolument pas volontaire et réfléchi, puisque c'est la municipalité de Macouria qui imposa le lieu, rejeté le plus loin possible de la zone urbanisée. La seconde grande erreur de l'interprétation archéologique était la double attribution culturelle du site puisqu'aucun Kali'na n'y avait jamais vécu ! L'implantation était entièrement palikur.

En dressant la liste des anciens habitants, je lui demandai qui résidait dans les carbet 6 et 7. Il me répondit qu'il n'y avait jamais eu de maison à ces emplacements mais que, en effet, ils avaient commencé à édifier des cabanes qui furent abandonnées avant leur achèvement et ne furent donc jamais habitées. Ce fait était difficilement perceptible par l'étude archéologique, les trous de poteaux de ces structures inachevées ne se différenciant pas de ceux des habitations occupées. Un indice aurait pu être l'absence de dépotoir associé à ces maisons, contrairement aux autres bâtisses. Toutefois, une aire de rejet installée juste devant le carbet 7 induisait en erreur. Il n'y en avait pas près du carbet 6, mais il est courant dans les villages amérindiens de balayer les détritiques vers la maison voisine, aussi une aire de rejet accolée à un carbet peut en réalité provenir, au moins en partie, d'un autre. Par ailleurs, le capitaine m'apprit l'existence d'une maison qui m'avait échappé, à 22 m à l'est du village : ce carbet 8 avait été abandonné bien avant les autres, et de ce fait les ruines n'étaient plus visibles sous la végétation lors de mon travail de terrain.

Dans la majorité des villages amérindiens d'Amazonie, la maison du chef est toujours la plus grande et est, comme nous l'avons déjà mentionné, souvent localisée devant la place principale. Aussi, avait-il été logique, lors de l'étude spatiale, de lui attribuer le grand carbet 2 sur le côté sud de la place. Lorsque je lui fis part de mon hypothèse, il me répondit : « Oh non ! La mienne était la petite un peu éloignée, au nord du village. » Ainsi, le postulat social de localisation centrale de la maison du capitaine fut infirmé.

Avant l'abandon de village Maillard, 28 personnes y habitaient en permanence, à savoir 12 adultes et 16 enfants, sur une surface totale de près de 1 900 m<sup>2</sup>. Toutefois, le nombre de résidents variait parce que des Palikur venaient parfois de Saint-Georges pour travail-

ler un temps dans les plantations voisines d'ananas. Les activités professionnelles étaient divisées par genre : tous les hommes travaillaient dans les plantations d'ananas, tandis que les femmes fabriquaient et vendaient des vanneries. Les hommes chassaient dans la forêt proche différents animaux et pêchaient dans la rivière. Tous, hommes et femmes, collectaient à l'occasion des coquillages d'eau douce. Lorsque je le questionnai sur la mise en culture des petits champs surélevés autour de l'implantation, le chef me répondit qu'il ne connaissait pas ces buttes et que les habitants ne les avaient jamais utilisées puisqu'ils avaient leurs champs cultivés par brûlis dans les bois alentour. Des recherches ultérieures montrèrent que les champs surélevés remontaient à l'époque précolombienne et n'avaient rien à voir avec les habitants du village Maillard.

Le banc collectif (fig. 7) avait été fabriqué à Saint-Georges-de-l'Oyapock et transporté en pirogue, ce qui avait représenté un voyage maritime de plus de 100 km. Nous n'avons pas pu connaître la cause de son abandon ni de son amputation, car le chef n'en avoua jamais la véritable raison : prétextant l'ignorer, il suggéra qu'un enfant avait probablement coupé la queue pour s'amuser ! J'appris plus tard que, en 1990, la communauté s'était scindée en deux groupes, aussi est-il possible que le banc collectif ait été coupé cérémoniellement afin de marquer sa désacralisation au sein du clan. Le capitaine m'affirma qu'ils avaient décidé eux-mêmes de partir, mais, en réalité, j'appris par d'autres sources que les occupants furent chassés par le propriétaire du terrain en mai 1990. Seules trois personnes demeurèrent jusqu'au mois d'août dans le carbet 5. Quoi qu'il en soit, la présence du banc collectif et d'un petit siège individuel donnait une image tronquée de ce qu'était la place de danse lors de l'occupation du village puisque les habitants avaient emporté avec eux quatre autres bancs individuels, dont celui des invités.

En fait, peu de vestiges permettaient de connaître l'identité véritable des occupants. En outre, le temps passant, les quelques pièces faites en matériaux périssables, comme les bancs, les calebasses et les vanneries, se seraient dégradées, ne laissant intacts que des artefacts qui auraient pu induire de fausses attributions culturelles. À long terme, se seraient conservés essentiellement le verre et la faïence européenne, ainsi que le tesson et la bouteille de céramique amérindiennes.

La présence de poteries kali'na dans ce village s'expliquait par l'absence de cet artisanat au sein de la communauté palikur qui y vivait. Les potières indigènes les plus proches étaient des Kali'na, localisées vers l'ouest, à partir de Kourou. Ainsi, les Palikur devaient-ils faire des échanges avec elles pour obtenir de la vaisselle amérindienne.

Durant l'étude de village Maillard, certains aspects étaient difficiles à discerner, et des vestiges échappèrent à l'enregistrement. Plusieurs trous de poteaux furent manqués, notamment ceux du carbet 8 qui avait été abandonné longtemps avant les autres. De même, j'avais raté le trou du mât cérémoniel de la place centrale et celui du drapeau. Cela a été particulièrement dommageable, car ils jouent

un rôle crucial dans les fêtes et les danses *turé* habituellement organisées au moins deux fois par semaine dans les villages palikur (Vidal, 2009). Le mât représentait le passage qu'empruntaient les esprits pour venir participer aux festivités. Par ailleurs, les trous de poteaux des buts du terrain de football m'échappèrent aussi car ils étaient localisés à l'ouest, à l'extérieur de l'implantation, dans un espace qui n'avait pas été reconnu.

En fait, j'avais manqué deux aspects essentiels de la vie collective amérindienne : le sport et les cérémonies. N'étant pas suffisamment informé de ces activités, je n'avais pas été attentif à leurs traces discrètes.

### COMBATTRE LES *A PRIORI*

**A**u cours de l'année suivant la fouille, des contrôles réguliers furent menés afin d'évaluer la disparition progressive des traces et afin de voir ce que les Amérindiens venaient récupérer dans le village déserté. L'abandon de plusieurs objets encore utilisables, tels des tôles, des jouets, de la vannerie ou des récipients, laissait supposer un départ rapide. Toutefois, l'accès aisé depuis la route nationale et la proximité du nouvel établissement autorisaient des visites fréquentes. L'indifférence aux biens matériels est un trait amérindien saillant, aussi les artefacts sans utilité immédiate sont-ils délaissés pour être éventuellement récupérés plus tard. Par exemple, lors d'une de mes tournées de vérification, le capitaine profita de mon véhicule pour emporter quelques tôles et prit note de la présence de poteaux en bon état pour les prendre plus tard. En outre, un de ses enfants qui nous accompagnait prit le tricycle du carbet 5.

Après la saison des pluies, je retournai au village qui avait en grande partie disparu. Les poteaux des carbets avaient été enlevés ou s'étaient écroulés, la végétation camouflait les chemins et les détritrus. Seul le centre de la place, encore dégagé, n'était pas encore colonisé par les plantes.

Plusieurs visites furent ensuite effectuées durant les vingt ans qui suivirent le premier travail de terrain dans le but d'évaluer la destruction naturelle du site et la disparition des traces et vestiges. En mai 2009, il n'y avait plus aucun indice visible de l'ancienne implantation. Même les arbres fruitiers plantés avaient disparu à cause des feux de savane régulièrement allumés à la saison sèche par les habitants des environs. Il devint clair qu'un petit village de savane côtière de Guyane laissait peu de restes et de signes de son existence. On peut imaginer ce que des fouilles extensives dans un tel lieu révéleraient : des trous de poteaux, le puits, les fosses des toilettes, des rigoles d'écoulement d'eau le long des anciennes maisons, des canaux et des traces de dépotoirs. L'essentiel des artefacts, étant d'origine européenne et faits en matériaux périssables, aurait disparu. On pourrait espérer trouver des récipients en verre et en faïence, ainsi que des tessons de céramique amérindienne.

Que retenir de cette expérimentation poppérienne ? L'étude ethnoarchéologique du village Maillard a fourni des outils pour évaluer l'utilité de l'approche analytique intuitive. Différents types d'erreurs inférentielles furent révélés par cette méthodologie. Plusieurs interprétations archéologiques furent rejetées, confirmées et/ou corrigées par l'enquête ethnologique. Les principales inexactitudes issues du travail archéologique et révélées par la confrontation des résultats avec les témoignages étaient :

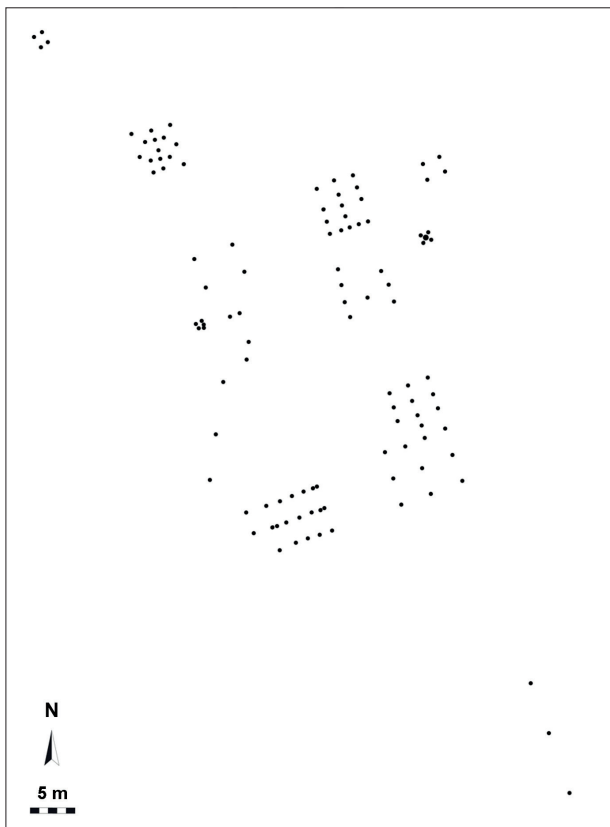
- une mauvaise restitution (ou perception) de l'organisation sociale et de l'occupation du village (choix du lieu d'implantation, existence de maisons inachevées, situation de la maison du chef) ;
- une attribution culturelle erronée (Palikur/Ka'lina) ;
- une mauvaise compréhension des aires d'activités (non-utilisation des champs surélevés) ;
- oubli de restes importants (maison isolée, trou du mât cérémoniel, terrain de football).

Une série d'erreurs similaires indique que les mauvaises identifications résultaient généralement d'une succession de dérives cognitives depuis la collecte des données jusqu'aux conclusions. Il en ressort que la méthode analytique intuitive généralement utilisée pour interpréter les restes d'un site archéologique doit être employée avec un recul critique. Le village Maillard a été traité comme n'importe quel site archéologique. J'ai fondé mon étude archéologique sur le postulat selon lequel la répartition des traces et des vestiges reflétait les habitudes et l'identité culturelle du groupe qui résidait auparavant dans l'implantation. J'ai ensuite testé la validité de mes interprétations en consultant un ancien occupant des lieux. Le témoignage du chef a démontré que les interprétations basées sur le « sens commun » – occidental qui plus est – pouvaient se révéler totalement erronées. À l'inverse, la donnée ethnologique n'est pas non plus exempte de distorsion et d'erreur, car elle passe par le filtre de la mémoire et de la subjectivité des informateurs. Certaines affirmations du capitaine furent ainsi contredites par l'évidence archéologique. En tout cas, la récurrence des risques d'interprétations inexacts et les limites de la méthodologie hypothético-déductive décelées par cette expérimentation ethnoarchéologique justifient la nécessité de développer des outils logiques théoriques mieux structurés pour déchiffrer les données archéologiques. L'étude du site de Maillard peut servir d'exemple de la complexité potentielle que doivent affronter les archéologues qui s'attellent à la fouille d'un site précolombien.

Cette expérience aura été utile pour aborder de manière plus réfléchie mes fouilles archéologiques amazoniennes ultérieures. Elle a montré le besoin de prudence dans l'interprétation des données. D'autres études ethnoarchéologiques ont également été conduites par la suite, notamment sur un habitat ancien d'Amazonie équatorienne qui montrait des similitudes troublantes avec les cases actuelles Aents Chicham (groupe anciennement dénommé Jivaro), notamment dans la répartition spatiale des anomalies anthropiques et la distribution spatiale des activités (Rostain, 2011 ; Rostain et Saulieu, 2015).

Le projet de recherche mené autour de village Maillard s'est déroulé sur plus de vingt ans afin d'observer l'évolution du paysage et la disparition des traces du passage humain. Toutefois, cette étude n'est probablement pas tout à fait finie : il resterait un travail de terrain utile à réaliser pour compléter cette analyse ethnoarchéologique d'un village amérindien d'Amazonie. L'idée est ainsi de mettre en place une nouvelle campagne de fouille par décapage de grande surface avec une pelleteuse afin de retrouver les trous de poteaux et autres structures creusées. Les traces reconnues seront à examiner avec la même objectivité et la même innocence que la première fois (fig. 13). On obtiendrait alors un regard novateur et sans nul doute éclairant sur la formation des sites archéologiques d'Amazonie.

« Et la maison ne connaît plus les drames d'univers » (Bachelard 1994 [1957], p. 43).



**Fig. 13** – Plan des trous de poteau et du puits de village Maillard. Une future fouille par décapage devrait pouvoir mettre au jour ces traces, le reste ayant vraisemblablement disparu, mais l'interprétation des structures pourrait être sensiblement différente de celle faite il y a plus trente ans par l'auteur (dessin S. Rostain).

*Fig. 13 – Map of the post holes and of the well of the village of Maillard. A future excavation by stripping should be able to uncover these features, the rest having evidently disappeared, but the interpretation of the structures could be significantly different from that made during the project more than thirty years ago by the author (drawing S. Rostain).*

**Remerciements :** Le projet Village Maillard se déroula principalement en 1990 dans le cadre du programme « L'occupation amérindienne ancienne du littoral de Guyane », dirigé par S. Rostain. Il fut financé par l'Institut géographique national (IGN) et l'Institut de recherche pour le développement (IRD, alors appelé Orstom). Le travail de terrain fut réalisé avec l'aide de deux assistants et la collaboration de P. Frenay, topographe de l'IGN, de B. Barthès, pédologue de l'IRD, et de M. Fleury, ethnobotaniste de l'IRD. Enfin, l'historien B. Roux, de l'université de Rouen, et l'anthropologue G. Collomb, du CNRS, ont aimablement fourni des documents historiques utilisés ici.

## NOTES

- (1) Appelées localement « carbets ».
- (2) Les objets amérindiens ont été prélevés puis déposés au musée des Cultures guyanaises, à Cayenne.
- (3) Du contact européen au xvii<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1980, les Kali'na étaient dénommés « Galibi » dans la littérature.
- (4) Le cachiri est une bière douce faite avec du manioc amer, consommée par une grande partie des Amérindiens d'Amazonie.
- (5) En réalité, aucun groupe palikur n'habitait plus l'espace entre l'île de Cayenne et Kourou dès avant la conquête européenne, tandis que les Kali'na n'y sont plus depuis le xviii<sup>e</sup> siècle.
- (6) En Guyane, à la suite des relations historiques des populations autochtones avec les militaires et l'administration, on surnomme « capitaines » les chefs de village.

**Stéphen ROSTAIN**  
CNRS, UMR 8096  
Archéologie des Amériques,  
Paris, France.



## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AHLBRINCK W. (1931) – *Encyclopaedie der Karaïben: behelzende taal, zeden en gewoonten dezer Indianen*, Amsterdam, Koninklijke Akademie van Wetenschappen, 555 p.
- AIME-MARTIN M. de (1877) – *Lettres édifiantes et curieuses concernant l'Asie, l'Afrique et l'Amérique avec quelques relations nouvelles des missions et des notes géographiques et historiques*, tome 2, Paris, Paul Daffis libraire-éditeur.
- AUDOUZE F., PERLES C. (1980) – L'ethnoarchéologie, *Les Nouvelles de l'archéologie*, 4, p. 7-10.
- BACHELARD G. (1994) – *La poétique de l'espace* [1957], Paris, Presses universitaires de France (Quadrige, 24), 214 p.
- BARRERE P. (1743) – *Nouvelle relation de la France Equinoxiale*, Paris, Piget-Damonville, Durand.
- BIET A. (1664) – *Voyage dans la France Equinoxiale en l'isle de Cayenne entrepris par les français en l'année 1652*, Paris, Clouzier éd.
- BONNICHSEN R. (1973) – Millie's Camp: An Experiment in Archaeology, *World Archaeology*, 4, 3, p. 277-291.
- CAIUBY NOVAES S. (1983) – *Habitacões Indígenas*, São Paulo, Livraria Nobel, Editora da Universidade de São Paulo, 196 p.
- COLLOMB G. (2003) – Réflexions sur un « style ethnique » : la céramique kali'na du littoral oriental des Guyanes, *Journal de la Société des américanistes*, 89, 1, Paris, p. 129-160.
- COLLOMB G., TIOUKA F. (2000) – *Na'na kali'na, Une histoire des Amérindiens Kali'na en Guyane*, Petit Bourg, Ibis Rouge.
- DEBOER W. R., LATHRAP D. W. (1979) – The Making and Breaking of Shipibo-Conibo Ceramics, in C. Kramer (dir.), *Ethnoarchaeology: Implications of Ethnography for Archaeology*, New York, Columbia University Press, p. 102-138.
- GRENAND P. (1981) – Agriculture sur brûlis et changements culturels : le cas des Indiens Wayäpi et Palikur de Guyane, *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, 28, 1, p. 23-31.
- HARCOURT R. (1928) – *A Relation of a Voyage to Guiana by Robert Harcourt 1613. With Purchas's Transcript of a Report made at Harcourt's instance on the Marrawini District* [1613], London, The Hakluyt Society, 1991 p.
- HURAUULT J.-M. (1989) – *Français et Indiens en Guyane (1604-1972)*, Cayenne, Guyane Presse Diffusion.
- LANGE F. W., RYDBERG C. R. (1972) – Abandonment and Post-Abandonment Behavior at the Rural Central American House-Site, *American Antiquity*, 37, 3, p. 419-432.
- MEGERS B. J. (1971) – *Amazonia, Man and Culture in a Counterfeit Paradise*, Chicago Aldine Atherton Inc., 182 p.
- MESTRE M., ROSTAIN S. (2015) – Villages précolombiens de plage, in S. Rostain (dir.), *Archéologie de l'Amazonie. Les premiers habitants de la Guyane côtière*, Oxford, BAR Publishing (BAR International Series, 2758 ; Paris Monographs in American Archaeology, 44), p. 75-89.
- NIMUENDAJU C. (2008) – *Les Indiens Palikur et leurs voisins* [1926], Paris, éditions du CTHS, Orléans, université d'Orléans (La Librairie des cultures), 183 p.
- RIVIERE P. (1984) – *Individual and Society in Guiana: A Comparative Study of Amerindian Social Organization*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 127 p.
- ROSTAIN S. (1992) – La céramique amérindienne de Guyane française, *Bulletin de la Société suisse des américanistes*, 55-56, p. 93-127.
- ROSTAIN S. (1994) – *L'occupation amérindienne ancienne du littoral de Guyane*, Paris, éditions de l'Orstom (Travaux et documents micro-fichés, 129).
- ROSTAIN S. (2011) – Ethnoarchaeology of the Amazonian House: Pre-Columbian and Jivaro Continuity in Ecuador, in C. L. Hofman et A. van Duijvenbode (dir.), *Communities in contact. Essays in Archaeology, Ethnohistory and Ethnography of the Amerindian Circum-Caribbean*, Leiden, Sidestone Press, p. 455-475.
- ROSTAIN S. (2016) – *Amazonie. Un jardin sauvage ou une forêt domestiquée. Essai d'écologie historique*, Arles, Actes Sud, Errance.
- ROSTAIN S. (2017) – Knock! Knock! Who's There? An Ethnoarchaeological Approach in French Guiana, *Latin American Antiquity*, 28, 1, p. 6-27.
- ROSTAIN S., G. DE SAULIEU (2015) – La première maison d'Amazonie. Le formatif dans la province de Pastaza, Équateur, *Journal de la Société des américanistes*, 101, 1-2, p. 51-82.
- ROTH W. (1924) – *An Introductory Study of the Arts, Crafts and Customs of the Guiana Indian*, 38th Annual Report of the U.S. bureau of American Ethnology (1916-1917), Washington, Smithsonian Institution.
- SIEGEL P. E. (1991) – Ethnoarchaeological Study in a Waiwai Village in the Tropical Forest of Southern Guyana, in *Proceedings of the 11<sup>th</sup> International Congress of Caribbean Archaeology*, Puerto Rico, Fundación Arqueológica, Antropológica e Histórica de Puerto Rico, Universidad de Puerto Rico, United States Forest Service, p. 400-417.
- SIEGEL P. E., ROE P. G. (1986) – Shipibo Archaeo-Ethnography: Site Formation Processes and Archaeological Interpretation, *World Archaeology*, 18, 1, p. 96-115.
- VIDAL L. B. (2009) – *Povos indígenas do Baixo Oiapoque. O encontro das águas, o encruzo dos saberes e a arte de viver*, Rio de Janeiro, Museo do Índio, Iepé.
- ZEIDLER J. A. (1983) – La etnoarqueología de una vivienda Achuar y sus implicaciones arqueológicas, *Miscelánea Antropológica Ecuatoriana*, 3, Quito, Boletín de los Museos del Banco Central del Ecuador, p. 156-194.